

Les Forêts comme expression du commun

de Pierre-Antoine Chardel
et Émeline Gougeon

Il existe une empreinte génétique

de la nature dans notre cerveau qui influence indirectement nos processus de subjectivation. Les gènes pendant des millions d'années ont été en contact avec la nature et ont évolué avec les milieux naturels. Ils se sont ainsi façonnés pour être en accord avec des écosystèmes complexes, dont les forêts sont l'expression sans doute la plus emblématique.

Nos subjectivités ont en fait une longue histoire d'interrelation. Elles ne furent qu'en contact avec d'autres éléments ; elles furent, en quelque sorte, toujours en manque d'autre chose qu'elles-mêmes, dans une constante situation d'insuffisance.

Et l'histoire des interrelations entre les humains et les forêts est aussi vaste qu'originelle, en dépit des grands récits qui ont contribué à l'organisation de notre monde moderne, en séparant le sujet rationnel de l'environnement naturel qui, pourtant, influence nos modes d'existence.

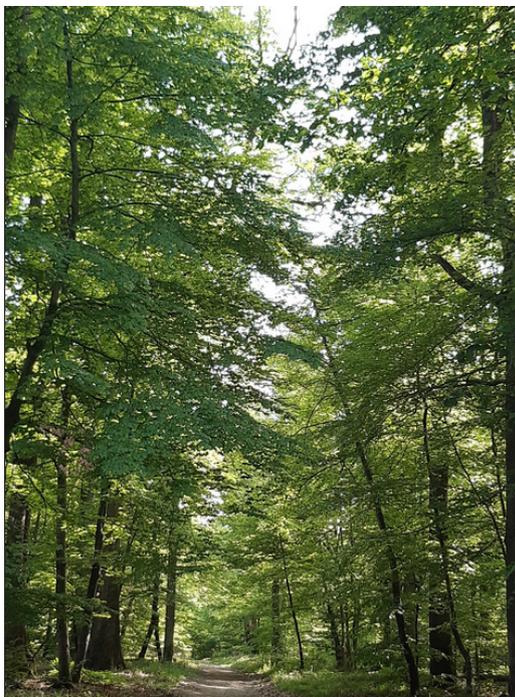
Scientifiquement, nous pouvons nous en convaincre assez aisément : il existe des interrelations fortes entre les individus qui pensent et agissent avec leurs environnements. Nous interagissons avec ce qui nous entoure, et plus nous en sommes conscients, plus notre attention à la biodiversité fait autorité.

Sociologiquement cette fois : nous avons de plus en plus besoin de nature pour être au mieux dans les espaces urbains de nos grandes métropoles.



L'expérience inédite du confinement ces trois derniers mois n'a fait qu'exacerber ce besoin vital de nature, et de la respiration qu'elle nous apporte ¹. Cette respiration-là était pourtant interdite d'accès, soumise aux normes en vigueur lors de l'état d'urgence sanitaire. La photo ci-dessous est en l'occurrence prise dans un moment de transgression durant le confinement, début mai 2020 :

© Pierre-Antoine Chardel, 2 mai 2020, forêt de Fontainebleau



Une sorte de schizophrénie l'emporte aujourd'hui, dans notre ère dite « hypermoderne » : car à la fois nous avançons dans certaines prises de conscience écologique, tout en continuant malgré tout de suivre des mouvements inverses. Nous sommes de plus en plus

dépendants de certains types de progrès qui organisent nos vies : aux technologies, aux écrans, aux milieux urbains ou à l'artificialisation des sols.

En même temps, nous savons que notre évolution doit changer de cap, stimuler d'autres imaginaires collectifs, engager des voies de résilience avec nos environnements naturels : nombre d'études montrent que le cerveau est très positivement impacté par la nature, en révélant ainsi peut-être mieux que jamais notre « *devenir animal* », selon la formule de Gilles Deleuze qui désignait par là une faculté d'envelopper une autre sensibilité que la nôtre, en nous laissant affecter par elle. Mais quelles sont nos capacités à changer collectivement, en tissant de nouveaux liens (comme des liens retrouvés) avec la nature, avec les forêts plus spécifiquement ?

Nous tissons des liens dès l'enfance avec la nature et les arbres, mais tout ne se joue pas à ce moment-là. Pendant l'enfance, les impacts sont importants pour plus tard, pour notre devenir. Des liens essentiels se nouent avec la nature dès notre plus jeune âge, et peuvent se recréer à tout moment de l'existence, à toutes les étapes des chemins de la vie.

1. Ce texte a été rédigé au mois de juin 2020.



On dit même que le cerveau fonctionne moins bien quand il n'est pas suffisamment « baigné » dans la nature. On connaît désormais un peu mieux la vertu des bains de forêts. Selon quels critères sensibles peut-on dire cela ?

Dans un milieu naturel, se joue le développement de nos capacités de concentration, des informations stables. Ne serait-ce qu'une photo, une image : elles créent un effet apaisant. Cet arbre qui se donne à voir plus que les autres, le manifeste :

© Pierre-Antoine Chardel, 2 mai 2020, forêt de Fontainebleau



L'aspect visuel est très fort, c'est le sens mobilisé lors de moments passés en

forêt, bien que tous les sens y soient mobilisés. Avec d'autres mots, le botaniste et biologiste Francis Hallé l'exprime également très justement : « *Je me demande si le rapport premier aux arbres n'est pas d'abord esthétique, avant même d'être scientifique. Quand on rencontre un bel arbre, c'est tout simplement extraordinaire* ². »

Et rien qu'une photo permet de ressentir des bienfaits de la nature dont le contact est psychiquement et physiquement stabilisateur. La « sylvothérapie », une approche scientifique naissante, basée sur des études de chercheurs japonais ³, le révèle : la fréquentation physique des forêts comporte un certain nombre de vertus.

On ne sait pas encore très bien de quelle manière se met en place cet environnement immersif sur notre bien-être. Mais à l'aide de l'imagerie cérébrale, on voit bien comment l'activité baisse dans la zone frontale ; on aurait ainsi moins tendance à subir certains états de l'âme générant le repli sur soi, avec son lot de craintes et de tremblements.

2. Francis Hallé, livret de l'exposition, Nous les Arbres, Fondation Cartier pour l'art contemporain, 12 juillet - 10 nov. 2019.

3. Dr Qing Li, Shirin Yoku. L'art et la science du bain de forêt, First Éditions, 2018.



Le soutien et la présence des arbres amènent indiscutablement de la sérénité.

Les forêts nous permettent au fond de réapprendre à être sensible à de moindres bruits, voire au silence lui-même, même s'il n'est jamais absolu, tant que la vie des espèces qui les habitent résonne. Notre cerveau se voit par elles dans un état d'éveil relâché : c'est là le fonctionnement optimal du cerveau. Les défenses immunitaires se voient même renforcées. C'est de là que sont suggérées les vertus thérapeutiques de la nature, ses aspects protecteurs et réparateurs.

Mais comment pouvons-nous réapprendre à voir les forêts pour ce qu'elles sont vraiment ? Si certains mésusages du progrès nous font subir des modes de vie qui montrent aujourd'hui bien leurs limites, il existe en revanche des manières plus sereines et créatives d'engager un rapport avec les nouvelles technologies, en particulier lorsque celles-ci sont associées à des gestes artistiques tournées vers l'environnement. Nombreuses sont les pratiques de l'art qui nous réconcilient avec la nature, en nous ouvrant sur d'autres possibilités de relation avec les forêts notamment.

Un enjeu pour le monde que nous préparons est à nos yeux crucial : rendre tangibles et accessibles les changements visibles et invisibles des arbres et de la végétation. C'est là où les technologies peuvent assumer une dimension éthique et écologique, en rendant possible une immersion virtuelle dans des territoires jusque-là inaccessibles. Un certain nombre d'expériences techniques et scientifiques vont aujourd'hui dans ce sens, en s'alliant parfois à des installations artistiques qui ouvrent d'autres possibles en termes de perception et de sensibilisation. Il s'agit d'un enjeu important, par exemple, pour le travail de l'artiste et chercheuse russe Olga Kisseleva, notamment au travers du projet EDEN ⁴.

Compte tenu de l'état d'urgence écologique dans lequel nous sommes, il nous semble impérieux de créer les conditions de possibilité de la traduction des données scientifiques en information ou en expérience tangible, pour contribuer par ces moyens à une compréhension plus fine et augmentée des problèmes environnementaux.

4. <https://www.pantheonsorbonne.fr/evenement/eden-ethique-durable-ecologie-nature>



L'enjeu est de première importance car la complexité et le volume des données scientifiques sont généralement difficiles à rendre perceptibles.

À ces connaissances, un certain nombre de communautés sont elles aussi détentrices d'un savoir autre sur ces organismes et leurs bienfaits ; un savoir notamment basé sur l'expérience vécue et des connaissances ancestrales dont on comprend l'importance pour créer des modes d'appréhension complémentaires et nécessaires de ces espaces vivants et vitaux.

Dès lors, de quelle manière l'attention à ce qui est *commun* se construit ? Comment l'alliance des arts et des technosciences peut-elle créer de nouveaux outils pour contribuer à cette construction en réduisant l'écart, encore important, entre les connaissances scientifiques que nous avons désormais à notre disposition et les comportements à l'égard des enjeux environnementaux qui demeurent eux encore très centrés sur les sphères individuelles ?

Comment générer des conditions de possibilité d'une conscience écologique globale et transnationale en faisant émerger une appréhension plus cosmopolitique des problèmes environnementaux ?

Avec l'anthropologue de la nature Philippe Descola, nous entendons le mot « cosmopolitique », non seulement comme un prolongement du projet kantien de formuler des règles universelles au moyen desquelles les humains, où qu'ils soient, pourraient mener une vie civilisée et pacifique : « *Mais au sens littéral, comme une politique du cosmos. Une politique de la Terre entendue comme une maison commune dont l'usage n'est plus réservée aux seuls humains* ⁵. »

Il convient de renouer avec certains savoir-être, et de faire parler les communautés demeurées trop longtemps sans voix. Pour prendre un exemple, la communauté des Maori en Nouvelle-Zélande est significative et susceptible d'apporter d'autres manières d'être avec les arbres, plus à même de contribuer à enrichir les perceptions que nous avons.

5. Philippe Descola, « Nous sommes devenus des virus pour la planète », Le Monde, jeudi 21 – vendredi 22 mai 2020.



Dans la diffusion de ces diverses connaissances, et face à la complexité et le volume des données scientifiques qui restent généralement encore difficiles à rendre perceptibles, le rôle des artistes est essentiel dans la création d'interactions et de dynamiques collectives inédites.

Une hypothèse que nous formulons est que les données recueillies alliées à des connaissances « autres » (celles des Maori) et des expériences immersives créatives (notamment en 3D) pourraient devenir la source d'une meilleure connaissance des arbres et de leurs végétations environnantes, en créant ainsi les conditions d'une plus grande sensibilité aux problèmes environnementaux.

Il devient urgent de promouvoir la création de dispositifs qui permettront de rendre sensibles des données scientifiques, complémentaires aux connaissances plus empiriques des populations autochtones, qui échappent à la perception habituellement de la plupart des citoyens à travers le monde.

En passant par des expériences créatives, il sera question de mesurer comment des œuvres corrélées à des formes de visualisation ou de modélisation seront susceptibles d'intervenir sur la perception des environnements naturels. C'est en définitive une plus grande conscience des enjeux écologiques qui sera recherchée par ce biais, en vue de définir les bases d'une micro-politique de la nature.





Docteur en philosophie et sciences sociales, HDR de l'Université de Paris, Pierre-Antoine Chardel est professeur à IMT-BS, membre de l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain (IIAC, UMR 8177, CNRS / EHESS) et chercheur invité au MédiaLab de Sciences Po-Paris. Ses recherches le conduisent à interroger les blocages ainsi que les leviers de la conscience écologique dans les sociétés hypermodernes.

Doctorante en Sciences de l'Art (Panthéon-Sorbonne), Émeline Gougeon travaille également dans le milieu de l'art. Portée par des rapports respectueux au vivant et à la nature, et soutenant la protection de l'environnement, la cause animale est celle pour laquelle elle est plus spécifiquement engagée (via le Comité Scientifique Pro Anima qui promeut des méthodes de recherche scientifique substitutives à l'expérimentation animale).

Ce sont à la fois nos sensibilités respectives en matière d'éthique et d'écologie ainsi qu'un programme de recherche commun que nous développons avec d'autres chercheurs (EDEN ARTECH), au cœur duquel se trouve justement nos rapports au vivant, et plus particulièrement notre perception des Forêts, qui nous ont incité à participer à ce premier numéro de la revue L'Utopie.